

D'occasion, comme neuve

Hugh Hood

Volume 11, numéro 2, mars-avril 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hood, H. (1969). D'occasion, comme neuve. *Liberté*, 11(2), 127–142.

***d'occasion,
comme neuve***

bugb hood

traduction de hubert aquin

David Kingaland rentra chez lui par un certain après-midi de mars et montra à sa femme Marie trois petites clés argentées que maintenait un anneau tout brillant. Il les lui agita sous le nez, et leur tintement s'entendit à peine.

C'est pour toi, dit-il.

Depuis leur mariage, sa femme était la plupart du temps souffrante ; elle allait d'un médecin à l'autre, subissait examens sur examens. Elle avait sûrement quelque chose, mais on n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Tout ce qu'on pouvait dire, c'était que son mal était lié à une grosse perturbation affective. De cela, son mari était conscient au plus haut point ; même si ces besoins étaient profondément cachés il consacrait beaucoup de son temps et de ses préoccupations à essayer, par sa bonté et ses attentions, de les satisfaire. Il y réussissait le plus souvent, et arrivait ainsi à lui communiquer un certain bien-être. Mais il suffisait de quelques jours pour la voir apparaître au petit déjeuner le visage empreint de souffrance, une compresse chaude sur les tempes : elle avait sa migraine. David soupirait alors en son for intérieur, et décidait que c'était à recommencer. Il adorait la surprendre par des cadeaux :

— Je l'ai fait mettre à ton nom, dit-il.

— Il ne fallait pas...

— Remarque, répondit-il je ne sais pourquoi, l'idée m'en est venue en les regardant faire les papiers. En tous cas, c'est à toi, et j'ose espérer que ça te fait plaisir.

— Mais, David, je ne sais même pas conduire !

— Justement, il est temps que tu apprennes ; il n'est jamais trop tard pour bien faire ! (ils étaient du même âge, soixante-quatre ans) Cela t'occupera...

— Je n'y arriverai pas...

— Mais si voyons, lui assura-t-il, cet hiver j'aurai tout le temps pour t'apprendre. Ce sera une bonne façon de commencer ma retraite, ça me fera une distraction. Il paraît qu'on a besoin de ça, les premiers temps. » Il lui sourit affectueusement : « Je vais inaugurer une nouvelle carrière en t'apprenant à conduire.

— Tu devrais prendre les clés.

— Non. Ecoute bien, je vais en prendre une et je te laisse les autres. Mets-les à un endroit où tu ne risques pas de les perdre, au cas où il arriverait quelque chose aux miennes. »

Il sentit une certaine gêne en ôtant de l'anneau étroit une des clés, ses mains tremblaient légèrement.

« Voilà, dit-il, j'en ai une. Tu ne veux pas venir voir ?

— Elle est déjà là ?

— Mais bien sûr. Viens donc !

— Le temps de me mettre quelque chose sur les épaules alors. »

Il l'aida à enfiler une vieille veste de tweed brun-grisâtre. Par la cuisine, ils rejoignirent la brève série de marches qui conduisaient au garage.

« Tu l'as mise dedans ?

— Pas encore, je veux te faire faire un tour. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de pouvoir la rentrer tant que je n'aurai pas débarrassé le coin.

— David ! Tu n'as pas pris une grosse voiture ? »

Il rit : « On ne vit qu'une fois... Allons, dépêche-toi. »

Ils franchirent la porte intérieure du garage. C'est vrai qu'il y avait là un amas hétéroclite d'objets : outils pour jardiner, tuyaux d'arrosage, meubles de jardin, sans compter la vieille bicyclette de leur fils Pierre, avec son vieux scooter et sa collection de plaques d'immatriculation qui remontait à presque trente ans. Le garage donnait à Marie envie de pleurer ; c'était toute l'histoire de leur famille qui semblait concentrée là et livrée à l'effacement et à l'oubli. Aussi évitait-elle

cet endroit. En cet instant elle se sentit légèrement frissonner, tout en regardant son mari se battre avec la porte. Il la maintint déverrouillée un moment et la fit doucement remonter dans sa niche, tout là-haut. Le garage fut aussitôt envahi par les vents tourbillonnants, brusques et mordants de mars.

Par la porte, elle jeta un regard en coulisse sur l'étroit rayon de soleil qui pointait, et sur l'énorme voiture qui barrait l'entrée du garage : c'était, de loin, l'auto la plus grosse et la plus coûteuse qu'elle n'eût jamais vue, bien plus grosse que toutes celles de leurs voisins. Seulement, se dit-elle, personne ne pourrait accuser David de vouloir faire de l'effet, cela ne lui ressemblait pas. Elle aimait son mari, à sa façon, et éprouvait une vague admiration pour son enthousiasme.

— On dirait qu'il n'y a pas de phares en avant, dit-elle.

Elle ne connaissait pas du tout les autos. Ce n'était pourtant pas faute d'entendre son mari et son fils en discuter, et avec passion : c'était là leur passe-temps favori lorsqu'ils étaient ensemble. Ils lui avaient appris le nom de toutes les parties extérieures ; elle connaissait les phares, les marchepieds — mais on ne faisait plus de marchepieds sauf dans certaines petites voitures européennes à prix modique. Elle connaissait le volant, la boîte à gants l'horloge du tableau de bord. Contrairement à beaucoup de femmes plus jeunes qu'elle, elle n'avait jamais eu à transporter des bordées de jeunes enfants. Elle faisait ses achats par téléphone. Son mari et son fils adoraient conduire, aussi ne s'était-elle guère occupée d'autos ; mais elle s'y connaissait un peu, assez pour se rendre compte que celle-ci avait dû coûter cher, dans les six à huit mille dollars.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de phares ? murmura-t-elle.

Du siège du conducteur lui parvint le rire de David. Deux panneaux volumineux oscillèrent en avant. La vitre claire et brillante des phares clignota dans le soleil. Il y avait trois grosses lumières de chaque côté de la voiture, sans compter tout un jeu de petites lumières rouges et d'autres ambrées. Elle ne se souvenait pas en avoir jamais vu autant, et se sen-

taît quelque peu étourdie et frémissante. Le pare-choc avant possédait des courbes pleines qui faisaient penser à la silhouette d'un cheval ; son modelé curieusement charnu, vivant se retrouvait dans toute la carrosserie, évoquant irrésistiblement les formes d'un animal.

Presque malgré elle, elle gagna l'herbe glacée de la pelouse, et se perdit dans la contemplation de cette masse volumineuse. Le moteur était en marche, mais il ne faisait pas de bruit ; seul un petit nuage au niveau du tuyau d'échappement indiquait qu'il battait. La voiture était de deux tons, avec un toit rigide rouge et blanc — le fabricant le qualifiait de Vermillon Mandarine et Beige Saharien mais il était bel et bien rouge et blanc ; on pouvait le voir de très loin.

A l'intérieur, David se retourna sur son siège, et fit reculer l'auto. Elle se poussa instinctivement de quelques pieds et observa avec un réel intérêt le comportement extraordinaire des lumières arrière. Elles lui paraissaient capables d'accomplir des choses étranges, elles couraient du centre à l'extérieur et clignotaient curieusement à la façon des anciens éclairages au néon. Au fond, elle s'attendait presque à les voir soudain émettre des messages codés. Mais elles s'éteignirent, et elle alla rejoindre son mari sur le siège avant. Les coussins étaient revêtus d'un plastique riche et épais, capitonné avec des motifs rectangulaires. Il y avait des appuie-têtes, et des boutons pour actionner les vitres. David ne cessait pas d'appuyer dessus faisant monter et descendre la vitre avec un fort ououch... Elle en était toute ébahie.

Le moteur tournait toujours. « Voilà comment tu l'arrêtes, dit-il. C'est la première chose à savoir, comment le mettre en marche et comment l'arrêter ». Et il lui expliqua qu'avec une seule clé elle pouvait tout ouvrir dans l'auto : les portières, le coffre, le démarreur. Il lui apprit à mettre le contact, en laissant le levier de vitesse au point mort.

« Je bats Pierre pour ce qui est des chevaux-vapeur, fit David, mais il pourrait bien m'avoir dans un rallye, à cause de son poids ».

Leur fils avait acquis, pour un prix dérisoire, ce qui se faisait de mieux comme moteur. Il avait tout ce qu'il est pos-

sible d'avoir, y compris le plus grand modèle de moteur en V 8, celui qui fait 400 chevaux. Ingénieur de son métier, il passait son temps à ajuster son moteur, mais sans faire pour autant de course automobile.

« Pierre va vouloir la conduire, dit Madame Kingaland.

— Elle est pour nous, dit son mari. »

Il embraya et avança lentement dans le garage. L'auto avait au moins sept pouces de plus que toutes celles qu'ils avaient eues, et il leur fut impossible de faire descendre la porte, le parachoc arrière bloquait. Monsieur Kingaland s'activa, déplaça la tondeuse et quelques outils, puis un tuyau. Il arriva à débarrasser suffisamment pour avancer l'auto d'un pied, en la collant contre le mur. Il n'eut pas beaucoup de peine alors à abaisser la porte.

« Ça va, fit-il ». Il se tenait près de sa femme, sur le pas de la porte.

« On dirait qu'on nous l'a faite sur mesures, dit-elle.

— En tout cas, il faut qu'elle nous dure tout le temps de notre retraite. »

Dans le courant de l'été, Monsieur Kingaland mourut d'un cancer du poumon, sans même avoir atteint l'âge de la retraite. Il ressentait depuis longtemps une fatigue anormale, et c'était en partie pour se remonter le moral qu'il avait acheté la voiture. Au début d'avril, sa peau prit une couleur étrange pour un homme qui avait toujours joui d'une santé florissante : elle devint translucide, avec un éclat nacré. Il se mit à perdre du poids. Faisant violence à la fois à sa volonté et aux habitudes de toute une vie, il entra à l'hôpital les premiers jours de mai pour y subir des examens. Une intervention exploratrice révéla que la maladie était avancée, et qu'il n'y avait pas grand'chose à faire. Un peu plus tard, on fit une tentative pour enrayer le mal. On lui ôta un poumon, et il put retourner chez lui pour un bref séjour.

C'est à la fin du printemps qu'il rentra, et lui et Madame Kingaland décidèrent de monter à leur camp d'été, près de Saint-Donat. Ils avaient le vague projet de l'ouvrir pour

la saison. Ils se servirent naturellement de leur nouvelle voiture, avec l'intention de prendre l'autoroute jusqu'à Sainte-Agathe, puis de couper par une route secondaire. Aucun des deux, même à ce moment-là, ne se rendit compte que jamais monsieur Kingaland ne serait capable de parcourir une telle distance au volant de son auto. C'est tout juste s'il avait la force de conduire jusqu'au centre d'achats ; il ne pourrait pas faire cinquante milles en soutenant l'effort d'attention que requiert une certaine allure, puis conduire trente milles sur une route secondaire sinueuse et à deux voies.

Sa femme le trouva très bien au départ, il lui sembla même qu'il allait un peu mieux depuis qu'on l'avait opéré. Peut-être, se dit-elle, qu'il en sortirait, peut-être qu'il irait bien, après tout. Il avait eu du mal avec la porte du garage cependant, et elle avait dû l'aider à la pousser. Ils roulaient, et les choses ne semblèrent pas aller trop mal tant qu'ils furent en ville. La voiture était silencieuse, on ne sentait vraiment pour ainsi dire aucun mouvement, aucune vibration. Grâce à la climatisation intérieure, il n'était pas nécessaire d'ouvrir les fenêtres, on évitait donc le bruit du vent. On avait l'impression d'être assis dans une maison de verre insonorisée ou dans un aquarium. Madame Kingaland n'aimait pas particulièrement ce genre de sensation, mais elle garda pour elle ses réflexions, en se disant qu'elle finirait bien par s'y habituer.

En sortant de la ville, les seules paroles que prononça son mari furent « Tout est dans la puissance ».

Ils contournèrent le rond-point de l'Acadie et gagnèrent l'autoroute, où il leur fallut accélérer. Pendant des années, Madame Kingaland avait été accoutumée aux bruits liés aux grandes vitesses ; le faible couinement de la carrosserie, le sifflement du vent, le tambourinement sur la coque... Or, il n'y avait plus rien de tout cela. Ils avaient déjà parcouru une dizaine de milles en direction du nord quand elle commença à se sentir comme hallucinée. Le silence des vitres hermétiquement relevées, avec le défilé des paysages semblables aux images du cinérama, le glissement des objets au loin qui grossissaient à mesure et très vite, dérivait après le passage

de l'auto pour finalement disparaître — tout cela induisait en elle comme une transe, comme un sommeil. La voiture semblait, dans son immobilité, être le centre du monde cependant que tous les objets se confondaient, fluctuaient et se mouvaient autour d'elle, semblables à une masse liquide.

Elle se sentait presque étourdie, mais un nouvel élément modifia alors son état hallucinatoire. Lentement mais inexorablement, l'auto se mit à dessiner des méandres — ils étaient dans la voie du milieu — entre les lignes blanches. Au lieu de rouler tout droit, elle se balançait doucement, de droite puis de gauche, comme un bateau bercé par le courant. Puis le mouvement s'accrut ; la courbe s'amplifia et devint franchement une déviation, et de plus en plus, comme si son mari ne voyait pas la ligne droite ou ne pouvait se faire obéir de la voiture. Elle vit qu'ils faisaient plus de 80 — son mari et son fils avaient toujours conduit vite mais bien —, aussi leva-t-elle les yeux sur David. Elle sentit l'effroi la gagner : il avait le visage couvert de sueurs, d'une pâleur fantomatique.

— Te sens-tu bien ?

Il ne sembla pas l'entendre, et ne répondit pas. A cette vitesse, il n'était pas question de lui prendre le bras pour attirer son attention. Un seul mouvement de l'un ou de l'autre, et ils pouvaient se retrouver n'importe où, à 80 milles à l'heure. Elle vit avec horreur qu'il commençait à glisser en bas de son siège.

— David ! prononça-t-elle distinctement. Il frémit et tenta de se rétablir. « David, tu t'endors, dit-elle.

— « Oui ? »

Il se tourna vers elle et pour un instant ressembla à ce qu'il avait toujours été. L'auto se balançait d'un côté à l'autre, son oscillation était maintenant très ample. Elle vit une auto de la Police de l'Autoroute, avec sa livrée jaune et vert bien connue, les croiser de l'autre côté de la bande médiane, en direction du sud ; elle la suivit des yeux, la vit opérer un rapide virage en U à quelques milles en arrière d'eux, puis

remonter vers le nord. Elle garda les yeux fixés sur l'auto, qui les rattrapait rapidement — elle devait faire au moins 100 milles à l'heure.

— « Police ! » cria-t-elle d'une voix aigue.

Plus de trente ans de conduite rapide avaient créé chez son mari un certain automatisme. Il leva le pied et, à son grand étonnement, elle vit l'auto ralentir, gagner l'accotement et s'arrêter. David se renversa dans son siège, les yeux clos, prêt à s'affaler sur les genoux de sa femme. L'auto de la police se plaça en avant d'eux en faisant crisser ses pneus sur le gravier. Deux officiers en sortirent, qui vinrent encadrer l'auto des Kingaland. Madame Kingaland dut se pencher par-dessus son mari pour appuyer sur le bouton qui commandait l'ouverture de la vitre, côté conducteur. Elle leva des yeux désespérés vers la face impassible du policier, et dit :

« Mon mari est très malade, il est dangereusement malade. »

Dans son dos, le deuxième officier secouait la poignée, et elle dut se redresser pour ouvrir la vitre puis la portière, afin de mettre le pied à terre.

« Il sort de l'hôpital, il n'aurait pas dû se remettre à conduire.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— On vient de l'opérer du poumon, mais il n'est pas guéri pour autant, et il est trop faible pour conduire. Nous avons mal mesuré... nous pensions... Je suis désolée...

— Heureusement que vous vous êtes arrêtés.

— Oui, dit-elle, je sais. Je pensais que nous allions nous tuer.

— Vous auriez aussi pu tuer quelqu'un.

Le plus grand des deux officiers prit en mains la situation :

— Vous allez rentrer chez vous, hein ? Vous ne voulez pas continuer comme ça. Savez-vous conduire ?

— Non, je suis justement en train d'apprendre.

— Alors, nous allons vous prendre, vous et votre mari, avec nous et le constable que voici va vous reconduire chez

vous. Cela ne veut pas dire que nous vous arrêtons, vous savez.»

Il se montra très aimable, les reconduisit à domicile, veilla à ce que leur voiture soit rentrée au garage et tint compagnie à Madame Kingaland pendant qu'elle essayait de téléphoner au médecin et au service de l'hôpital. Puis lui et son collègue repartirent en se disant : « On ne peut pas avoir ça sur l'autoroute ».

Monsieur Kingaland était proche de sa fin, mais — étirement horrible — l'équipe médicale mettait toute sa science à le prolonger. Il resta dans le coma du début de juin jusqu'à la mi-juillet, puis mourut. Pendant ces six semaines, sa femme, son fils et sa belle-fille Hélène passèrent tout leur temps libre à l'hôpital ; ils y vécurent pratiquement. Avant même qu'il meure, c'était pour eux un fait accompli à qui manquait seul le point final, le certificat de décès.

En pareil cas, les relations habituelles subissent une distorsion grotesque, comme au travers d'un prisme fragmenté ; quinze jours suffisent à resserrer les liens même les plus forts, six semaines apportent des changements profonds. Lorsque David eut enfin cessé de vivre, ils retournèrent chez lui, s'assirent, se regardèrent et tentèrent de se faire à l'idée que, dans une certaine mesure, ils étaient contents que ce soit fini. Il leur semblait revenir d'une anesthésie pénible dont ils subissaient les cruels contrecoups. Ils parlèrent d'une façon décousue et illogique de l'enterrement, et émirent des jugements curieusement déformés.

Pierre avait déjà fait les arrangements nécessaires avec un directeur de funérailles et un pasteur. Le service aurait lieu à Saint-Martin paroisse anglaise d'un certain standing. Il voulait que tout se passe convenablement. Levant sa tête d'entre ses mains humides, il intervint soudain dans la conversation qui se déroulait lentement entre sa femme et sa mère. Il assura par la suite n'avoir jamais su ce qui l'avait poussé à dire cela, et c'était la pure vérité.

« Nous ne pouvons pas utiliser notre voiture pour le convoi » lança-t-il crûment, inconscient de la froideur que véhiculaient ses paroles. « Elle est trop rouillée. »

Il y eut un long silence. Il poursuivit :

« Je voulais la changer cette année. Pourquoi ne pas prendre celle de papa, avec juste nous trois dedans ? »

Sa mère lui jeta un regard inexpressif ; elle ne comprenait pas véritablement le sens de sa proposition. Elle croyait que jamais plus on n'oserait se resservir de cette auto. La voiture était fermée à clef dans le garage, et personne n'y avait pénétré depuis l'incident de l'autoroute. Elle crut avoir mal compris. Mais sa belle-fille avait les mots tout prêts pour l'occasion ; c'était moralement insupportable et pourtant exactement le genre de choses horribles qu'il fallait dire :

« C'est une très bonne idée, fit-elle, nous nous tiendrons tous ensemble, et les gens suivraient derrière. »

Madame Kingaland les regardait, stupéfaite. Elle eut du mal à parler : « On ne peut sûrement pas prendre cette voiture-là » dit-elle avec amertume.

C'est à ce moment précis que Pierre et Hélène comprirent à quel point ils désiraient avoir la voiture à eux, même s'ils n'en avaient jamais discuté auparavant. « Pourquoi pas ? » s'exclamèrent-ils d'une seule et même voix.

— Elle est rouge et blanche, on ne peut pas utiliser une voiture comme cela dans un enterrement, surtout pas en tête du convoi, avec la famille en deuil, ça ne s'est jamais vu. De toutes façons, je n'ai jamais aimé voir de voitures claires dans un enterrement. Je sais qu'il y a des gens qui font cela, mais ce n'est pas convenable, et d'ailleurs le directeur de funérailles ne serait pas d'accord. Il a des limousines noires et il a bien raison de vouloir qu'on s'en serve. L'auto restera là où elle est.

— C'est du gaspillage, dit Hélène.

— La voiture est à moi, et c'est moi qui décide, dit Madame Kingaland.

Hélène et Pierre se regardèrent, contrariés. A y repenser, ils purent voir par la suite qu'effectivement les gens n'utilisaient pas leur voiture personnelle dans ces occasions ; mais les paroles acides qu'ils avaient échangées leur fit réaliser que leurs relations avec Madame Kingaland avaient changé. Ce n'était plus comme avant. Ils se mirent à penser aux problè-

mes d'héritage. La meilleure chose à faire, se dirent-ils, serait de se renseigner sur les aspects légaux mais sans passer nécessairement par l'avocat de Madame Kingaland. Ce qu'ils apprirent des lois provinciales sur l'héritage les rendit mal à l'aise, pour ne pas dire légèrement méfiants. Etant enfant unique, Pierre n'avait droit qu'à une portion bien précise de la fortune de son père, et cela même en cas de dispositions testamentaires autres. Le restant revenait à sa mère. Pierre et Hélène furent invités à conférer avec leur mère et avec l'avocat de feu Monsieur Kingaland. Ils s'y rendirent, mais inquiets et méfiants.

— Il est bien évident que Pierre devrait avoir l'auto, c'est ce que son père aurait voulu », lâcha Hélène sur un ton agressif. Elle se rendait compte que sa belle-mère ne l'avait jamais beaucoup aimée, et qu'elle ferait bien de détourner sa colère de Pierre. « Tous les deux ils aimaient beaucoup les voitures, on peut dire qu'ils vivaient avec, qu'ils les comprenaient. Vous ne pouvez tout de même pas prétendre que vous allez vous accrocher à cet auto ?

— Justement si, dit Madame Kingaland.

— Est-ce que, demanda Hélène à l'avocat, la valeur de la revente doit figurer dans le montant de l'héritage ?

— Pas dans ce cas, car la voiture est enregistrée au nom de votre belle-mère. C'est elle qui en est le propriétaire.

— Je trouve cette question parfaitement odieuse, dit Madame Kingaland.

Hélène lança un regard désespéré à Pierre :

— Les jeux sont contre nous, il n'y a rien à faire.

— Comment ça, Hélène ?

— Eh bien, tu ne vois pas ?

— Ça ne va pas si mal que ça.

L'idée lui traversa l'esprit que sa mère n'en avait probablement plus pour bien longtemps à vivre, et qu'alors tout ce qu'elle avait lui reviendrait. Il ne pouvait pas dire cela en public, mais il fit un clin d'oeil à sa femme pour essayer de lui faire comprendre qu'il ne fallait pas insister. Il pensa qu'il aurait dû lui expliquer, avant de venir, que cela ne valait pas la peine de se battre pour quelque chose dont ils

hériteraient dans quelques années, si tout se passait normalement.

D'un autre côté, cela n'arrangeait pas l'auto d'être remise tout ce temps-là au garage. Le caoutchouc allait s'abîmer, la batterie se décharger, le système d'allumage se détériorerait et tout le lubrifiant finirait par donner un acide qui attaquerait les parties métalliques du moteur. Il prit un ton doux pour parler à sa mère :

— Je pense vraiment que papa aurait aimé que nous ayons l'auto.

— Comment peux-tu dire cela ? fit-elle. Il l'a mise à mon nom, il voulait donc qu'elle soit à moi. » Elle se sentit l'envie de pleurer : « C'est la dernière chose qu'il m'a donnée, et il n'aurait jamais accepté que vous me l'enleviez. Vous, vous êtes deux et moi je suis seule.

— Tu nous as.

— Non. Regarde comment tu te conduis. Je trouve que c'est terrible, ce que tu m'as dit.

Elle fixait Pierre, mais en fait, c'est à Hélène qu'elle s'adressait.

— Mais Bon Dieu, tu ne sais même pas conduire !

— Je peux apprendre, c'est ce que je faisais quand ton père est mort, et je sais déjà la faire démarrer. Je peux apprendre, même à mon âge.

— Il n'y a plus rien à ajouter, Pierre, dit Hélène. Au moins, nous savons à quoi nous en tenir. »

Une fois chez eux, ils reparlèrent de tout cela :

« Ce n'est pas que je veuille voir ma mère mourir, dit Pierre, mais tu t'imagines bien qu'elle ne va pas vivre longtemps. Elle a passé sa vie à être malade.

— Sa vie à être malade ? Mon oeil. Je ne veux rien dire contre ta mère, tiens-toi le pour dit. Je sais qu'elle ne m'a jamais aimée, mais cela m'est égal. Ce n'est pas avec elle que je me suis mariée, et je ne veux pas l'attaquer. Mais ne te fais pas d'illusions, Pierre, elle est forte comme un cheval, elle peut encore vivre trente ans. On ne peut jamais prévoir ce genre de choses, regarde ton père, tout le monde pensait

qu'il était le plus solide des deux, c'est lui qui est mort et c'est elle qui vit. Elle peut nous survivre à tous les deux.

— Je me demande ce qui te fait penser cela.

— C'est parce que tu ne comprends pas les femmes, voilà tout. Ça fait des années que sa santé laisse à désirer, mais elle n'a rien qui n'aille pas.

— Je l'espère vraiment. C'est ma mère après tout, et j'aimerais qu'elle en ait pour longtemps à vivre, mais j'en doute.

— Cela signifie que tu souhaites certaines choses, mais que tu n'as pas le courage de l'admettre !

— Mais je ne veux pas qu'elle meure !

— Bien sûr que non, dit Hélène dans un sourire.

Lorsqu'elle découvrit ce que la dévaluation lui ferait perdre si elle se débarrassait de l'auto vieille seulement de six mois et n'ayant que 800 milles au compteur, Madame Kingaland fut scandalisée. Son mari avait payé comptant. Or, c'était maintenant une voiture d'occasion, et elle ne pourrait pas la céder à un revendeur sans perdre au moins \$1,800 sur le prix d'achat. Son veuvage l'avait rendue profondément méfiante à l'endroit de ceux qui auraient pu profiter d'elle. Aussi ne put-elle trouver cela normal ; elle soupçonnait tous les vendeurs d'auto de vouloir la voler, justement parce qu'elle n'était qu'une pauvre veuve et qu'elle ne connaissait pas bien les prix. Elle fit passer une ou deux annonces dans les journaux, avec l'espoir qu'un particulier lui ferait une proposition plus intéressante, qu'elle aurait ainsi mille dollars à ajouter au capital à investir. Mais ceux qui lui répondirent étaient, tout comme les vendeurs, à la recherche de bonnes occasions. Aucun ne semblait avoir l'aisance ou le niveau social souhaitables.

Les mois passèrent, et l'auto était toujours au garage. Les pneus commencèrent à s'affaisser doucement, sans que Madame Kingaland s'en aperçoive. Pour elle, l'auto était une sorte d'organisme vivant, et non pas un assemblage extrêmement complexe de pièces inertes qui toutes, bien que de façon variable, s'acheminaient vers la dégradation. Seule dans sa maison, elle prit aux abords de l'automne l'habitude d'aller, au début de la soirée, contempler à l'intérieur du garage som-

bre, la grosse masse de métal, de caoutchouc et de plastique qui, de plus en plus, lui apparaissait comme un animal dangereux, une espèce de grand cheval sauvage.

Dans les premiers jours d'octobre, elle alla jusqu'à entrer dans le garage ; c'était après le souper, et de toutes façons elle ne mangeait pas beaucoup depuis quelque temps ; elle se mit à arpenter nerveusement la pièce en contournant la voiture que, de temps en temps, elle époussetait de son linge à poussière. Elle ne pouvait faire complètement le tour faute d'espace. De plus, la porte avait été fermée si étroitement qu'elle se trouvait coincée ; peut-être étaient-ce les policiers de l'autoroute qui avaient fait cela, lorsque l'auto était sortie pour la dernière fois. La poignée était prise sous le pare-choc arrière contre lequel elle appuyait très fort, on ne pouvait donc la manoeuvrer. De toutes façons, elle ne voulait pas bouger la voiture de son lieu de repos. A ce prix-là, se disait-elle, qu'elle demeure ici pour toujours.

Finalement, elle en vint à s'asseoir sur le siège avant, regardant à travers le pare-brise l'obscurité qui lui faisait face. Il lui arrivait d'ouvrir la radio, sans jamais remarquer qu'elle faiblissait insensiblement, et que le voyant lumineux allait en s'assombrissant. Elle s'exerça à manipuler les boutons qui commandaient les portières. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était de remonter le plus possible les vitres et de fermer ainsi l'auto aux éventuels intrus.

Alors elle glissa sur le noir brillant du plastique, jusqu'au siège du conducteur. Elle examina les différents instruments à sa portée, sans bien comprendre à quoi ils servaient exactement. L'un d'eux attira son attention ; il indiquait R N L D. Elle empoigna le petit levier, comme elle l'avait vu faire à David, et le poussa jusqu'à la position N.

— N pour néant, pensa-t-elle. Mon mari est mort. Je ne parle plus à mon fils, et quant à cette femme qu'il a épousée...

Elle regarda devant elle et inséra la clé de contact. Elle se souvint que c'était celle de son mari. Elle entendit l'auto pousser un soupir étouffé, presque rien. « David ! » cria-t-elle. Puis elle se cala dans son siège et ferma les yeux.